

SYNTHÈSE GÉNÉRALE DES QUESTIONS DE RECHERCHE - ANR FABRICAMIG.SA La Fabrique des Migrations et des Savoirs Associés : Mobilités, Espaces Productifs et Générations.

Delphine Mercier, Djaouida Séhili, Victor Zuñiga, Marie-Carmen Macias

▶ **To cite this version:**

Delphine Mercier, Djaouida Séhili, Victor Zuñiga, Marie-Carmen Macias. SYNTHÈSE GÉNÉRALE DES QUESTIONS DE RECHERCHE - ANR FABRICAMIG.SA La Fabrique des Migrations et des Savoirs Associés : Mobilités, Espaces Productifs et Générations.. 2013. halshs-01226824

HAL Id: halshs-01226824
https://shs.hal.science/halshs-01226824

Submitted on 10 Nov 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CAHIERS · CUADERNOS

CEMCA

ÉDITION
OCTOBRE 2013
FRANÇAIS

SYNTHÈSE GÉNÉRALE DES QUESTIONS DE RECHERCHE

ANR FABRICAMIG.SA
La Fabrique des Migrations et des Savoirs Associés : Mobilités, Espaces Productifs et Générations

AMBASSADE DE FRANCE
AU MEXIQUE

AGENCE NATIONALE DE LA RECHERCHE

2011 - 2013
FabricaMig. SA

Serie FabricaMig.SA
Numéro 01 • Octobre 2013

CENTRO DE ESTUDIOS MEXICANOS Y CENTROAMERICANOS

Sede México
Sierra Leona 330, Lomas de Chapultepec,
México D.F., C.P. 11000
Tels.: (52 55) 5540 5921 / 22 / 23
Fax: (52 55) 5202 7794
www.cemca.org.mx

Sede Guatemala
5ª calle 10-55,
zona 13, Finca La Aurora,
01013 Ciudad de Guatemala C.A.
Tel.: (502) 2440-2401,
secretaria.ac@cemca.org.mx
www.cemca.org.mx

Directora CEMCA México
Delphine Mercier

Responsable Antena América Central
Mélanie Forné

Coordinadoras Fabrica*Mig*.SA
Annabelle Sulmont et Delphine Prunier

Secretario de Redacción
José Martín del Castillo
redaccion@cemca.org.mx

Grafismo y Diseño editorial
Rodolfo Ávila

Responsable de Administración
Viviane André

Secretaria de Dirección
Aurélie Nugues

Centro de Recursos y Documentación
Sofía Noyola
documentacion@cemca.org.mx

Difusión y Ventas
Nelly Bordelais
difusion@cemca.org.mx

ISBN 978-2-11-138539-9

Sommaire

Sont présentées ici les différentes synthèses préparées par les coordinateurs des groupes formés initialement, pour appuyer les débats thématiques durant l'Atelier II du 11 Octobre 2011.

SYNTHÈSE SUR LES « SAVOIRS CIRCULATOIRES DANS LE CONTEXTE TRANSFRONTALIER »
Marie-Carmen Macias **3**

SYNTHÈSE SUR LES « RELATIONS DE GENRE DANS LA MIGRATION : PERMANENCES ET MUTATIONS »
Djaouida Séhili **8**

SYNTHÈSE SUR LES « RELATIONS INTER-GÉNÉRATIONNELLES DANS LA MIGRATION, DANS LA FAMILLE ET FACE AUX INSTITUTIONS »
Víctor Zúñiga **14**

SYNTHÈSE SUR « QUALIFICATIONS ET COMPÉTENCES EN MOUVEMENTS (MIGRATIONS ET/OU MOBILITÉS) »
Ariel Méndez **16**

SYNTHÈSE SUR « ESPACES PRODUCTIFS ET INTERMÉDIAIRES DANS LA CHAÎNE MIGRATOIRE »
Delphine Mercier **19**

SYNTHÈSE SUR LES « SAVOIRS CIRCULATOIRES DANS LE CONTEXTE TRANSFRONTALIER »

MARIE-CARMEN MACIAS

Le groupe « Frontières et circulations migratoires dans les espaces transfrontaliers et transnationaux » rassemble Marie-Laure Coubès, Kamel Doraï, Marie-Carmen Macias, Ruth Piedrasanta, Laura Velasco, et Cyril Roussel. Leurs travaux portent sur les enjeux dans différentes zones géographiques liées aux dynamiques de frontières : Mexique/États-Unis (en différents points de la frontière Tijuana/San Diego, El Paso/Ciudad Juárez, Monterrey/San Antonio y Matamoros/Brownsville) Guatemala/Mexique (Chiapas/Nord-Ouest du Guatemala), ou encore les frontières du Kurdistan et les mobilités entre l'Irak, le Liban et la Suède.

LIEUX ET TERRITOIRES DE LA MOBILITÉ/MIGRATION. LIEUX DE DÉPART, DE DESTINATION, DES ÉTAPES INTERMÉDIAIRES ET/OU CIRCULATION

Partant de la question des lieux et des territoires, quelques commentaires se sont ainsi centrés sur la définition conceptuelle des espaces frontaliers en fonction du degré d'interaction transfrontalière et des échelles des territoires de la mobilité/migration.

Cyril Roussel propose une typologie des espaces frontaliers selon le degré d'interaction en fonction de deux critères : d'une part, la situation géographique de la région frontalière par rapport au territoire national et, d'autre part, la nature des relations (géopolitiques, économiques et culturelles) transfrontalières. La typologie comprend cinq types d'interaction :

- Les marges : espaces frontaliers où les populations n'entretiennent pas de relations, les infrastructures partagées sont quasi inexistantes. Absence de l'État-nation autre que militaire (frontière Nassib-Jaber entre Syrie et Jordanie et à l'Est de Zakho entre Irak et Turquie). La frontière territoriale correspondrait à une division de type communautaire (Djebel-Druze).
- Les marches : frontières où les relations commerciales et familiales sont restreintes par l'État-Nation (restriction par le haut).
- Les fronts : zone militarisée aux frontières litigieuses (zone de sécurité du Sud Liban jusqu'en 2000). Le terme front est emprunté à une terminologie militaire mais est également employé dans le cas des fronts pionniers.
- Les synapses : dans les régions frontalières où il existe des relations transfrontalières fortes, ces dernières sont concentrées en des lieux marqués par les activités de transaction (Frontière Zakho-Silopi entre Turquie et Nord-Irak ; frontière Mexique/États-Unis, Guatemala/Mexique).
- Les capillaires : échanges diffus entre les populations frontalières au travers de fins réseaux de communications légaux ou illégaux. (frontière irako-iranienne à hajHomeran ; syro-libanaise dans les montagnes, palestino-égyptienne, Mexique-États-Unis et surtout Guatemala-Chiapas.)

La question des espaces frontaliers de la mobilité est présente dans la réflexion autour de l'épaisseur de la frontière et de la définition d'une région construite par et autour des dynamiques transfrontalières (concept de *Borderland* en anglais qui comprend l'espace soumis aux dynamiques du contact frontalier) versus les dynamiques transnationales qui impliquent l'ensemble des territoires nationaux. Mais on constate le plus souvent une imbrication des dynamiques transfrontalières et transnationales :

par exemple, un migrant peut être un seul et même acteur de processus à la fois transnationaux –la migration légale ou illégale, l'envoi de *remesas*– et transfrontaliers –par des séjours réguliers de part et d'autre de la frontière– et vice-versa.

Ainsi, Marie Carmen Macias et Ruth Piedrasanta travaillent sur les mobilités transfrontalières dans un contexte de risque de violence liées respectivement aux conflits de la guerre contre le narcotrafic qui sévit actuellement au Mexique et aux conflits de la guerre civile au Guatemala. Cette démarche insiste davantage sur la construction des territorialités liées à la mobilité transfrontalière qu'elle implique, ou non, une migration à plus ou moins long terme.

Les études portent sur des phénomènes de migrations d'échelles spatio-temporelles variées :

Une des difficultés dans la présentation des mobilités dans le contexte des espaces frontaliers tient à la diversité des flux tant de par les territoires et les échelles impliqués que par les acteurs de la mobilité. À partir des frontières étudiées des phénomènes d'échelle spatio-temporelles très divers font l'objet d'études tels que :

- La mobilité pendulaire des travailleurs frontaliers.
- Les changements résidentiels d'un côté à l'autre de la frontière assimilés ou non à des migrations locales.
- Le peuplement et la colonisation de régions frontalières, comme lieux de destination, de migrations internes vers des régions frontalières faiblement occupées ou mises en valeur, phénomène caractéristique des fronts pionniers en géographie ; par ex. la migration de l'intérieur du Mexique vers le Nord, liée au développement industriel (usine d'assemblage en zone franche) depuis le milieu des années 60.
- La migration internationale vers d'autres régions plus éloignées de la frontière dans le pays voisin (au Mexique et aux États-Unis) voire jusqu'à un pays plus éloigné comme c'est le cas des États-Unis pour les Centroaméricains ou le Canada pour les Mexicains ainsi que les pratiques transnationales des réfugiés irakiens à partir de leurs mobilités au Moyen-Orient et vers l'un de leur principaux pays tiers d'accueil, la Suède.

Cette multiplicité de situations a suggéré des discussions dans le groupe autour des concepts de déplacements de population, mobilité, migrations qu'on peut relier à des situations observées aux frontières étudiées. Laura Velasco propose les définitions suivantes :

Le concept de mobilité géographique est descriptif en ce sens qu'il s'emploierait indépendamment des motivations, des conditions et des conséquences du déplacement alors que le concept de migration renvoie à tout déplacement motivé par le souhait de changement individuel ou familial qui entraîne des conséquences sur les conditions de résidence et d'emploi, dans un premier temps, et, d'intégration sociale ensuite. Ainsi, il est important de distinguer les mobilités des *commuters* (qu'ils soient travailleurs, étudiants, etc.) de la migration.

Mais le continuum entre des mobilités locales (éventuellement sans changement de résidence) et des projets migratoires s'observent de plus en plus. Le cas des *commuters* entre le Mexique et les États-



Foto: Ciudad Juárez, Alfonso Caraveo, archive Colef.

Unis et vice-versa suggère l'existence de territorialités transfrontalières organisées autour de la discontinuité territoriale. Ainsi le cas des familles de classes moyennes mexicaines qui change leur résidence dans la ville frontalière états-unienne tout en maintenant leur activité professionnelle au Mexique (étudié par Marie-Carmen Macias) suggère l'existence de contact transfrontalier de type « capillaire » –pour reprendre la typologie de Cyril Roussel– où les relations économiques, sociales, et familiales, culturelles sont diffuses et multiples. Cependant, l'analyse montre que l'on se trouve dans une situation intermédiaire où, bien que les contacts de part et d'autre de la frontière soient fréquents les expectatives de changements sont très présentes. Le degré d'asymétrie socio-économique observé à la frontière est tel que les familles transfrontières aussi bien que les familles dites transnationales s'organisent entre les lieux d'origine et les lieux d'immigration au gré des étapes ou des itinéraires de la vie familiale.

QUELLES RESSOURCES, SAVOIRS, SAVOIRS-FAIRE SONT MOBILISÉS ?

La principale ressource est la possession de documents permettant la circulation transfrontalière légale (passeport, visas) car c'est le moyen le plus sûr de circuler d'un côté à l'autre de la frontière. Du point de vue de la migration, le fait de résider à la frontière peut être considéré comme un capital en ce sens où la proximité permet :

- La connaissance du pays voisin : compétences linguistiques (particulièrement le bilinguisme) ; la connaissance des codes et des référence culturels du pays voisin.
- Le capital social : avoir une famille binationale (c'est-à-dire dont les membres sont présents de part et d'autre de la frontière) offre des possibilités de migration par regroupement familial.
- Le capital spatial : pour ceux qui en ont les moyens de faire naître leurs enfants aux États-Unis et d'avoir ainsi une double nationalité (*de facto* avant 1997 avec la pratique de l'acte de naissance double, *de jure* depuis la réforme mexicaine sur la nationalité).

Plus que les ressources de la mobilité, les membres du groupe ont insisté sur la situation de vulnérabilité des migrants et des frontaliers face aux systèmes de surveillance et d'autorisation de la circulation transfrontalière. Cela est particulièrement vrai dans le cas des migrants clandestins (les *indocumentados* à la frontière Mexique/États-Unis). Cette vulnérabilité est un effet induite du renforcement de la surveillance frontalière qui oblige les migrants à emprunter des routes plus risquées du fait des conditions naturelles inhospitalières (traversée du désert de Sonora, de régions montagneuses inhabitées, etc.) et des espaces hors de tout contrôle territorial des autorités de l'État (situation de marges, périphéries territoriales) où agissent les organisations criminelles. Si bien qu'aux figures du migrant sans papiers (*mojado* ou *wetback*) et du passeur (le *coyote*) s'ajoute celle du *bajador* (c'est-à-dire du bandit qui rackette migrants et passeurs). Avec le renforcement de la surveillance des frontières ces régions concentrent cependant une part importante des flux illégaux (44% des morts de migrants sont enregistrées dans le secteur de Tucson, Arizona).

Dans une situation de vulnérabilité, la construction sociale du risque fait que, parmi les personnes les plus vulnérables, certaines fassent appel à des moyens spécifiques en fonction de leur profil ou de leurs ressources, comme par exemple :

- *Recours à des ressources monétaires* pour acquérir un visa de touriste, pour payer au *coyote* l'accès à des assistants.
- *Recours à des stratégies de franchissement de la frontière en fonction du genre. L*es femmes ont

tendance à emprunter des moyens plus sûrs que les hommes : elles passent généralement par les postes frontières avec de faux papiers ou cachées dans les véhicules. Elles sont moins exposées à la déshydratation et à la noyade mais davantage aux abus sexuels. En revanche, les jeunes hommes sont ceux qui acceptent de courir les risques les plus forts (la migration comme un rite de passage à la vie adulte).

STRATÉGIES INDIVIDUELLES ET COLLECTIVES DE LA MOBILITÉ/MIGRATION : STRATÉGIES SPATIALES, FAMILIALES, PROFESSIONNELLES, ET AUTRES ?

Aborder la question des stratégies individuelles et collectives de la migration et/ou de la mobilité nous oblige à évoquer les motivations de celle-ci. Aux motifs connus liés aux conditions comparées du marché de travail des pays de départ et de destination (opportunité d'emploi, différentiels salariaux, etc.) s'ajoutent des motifs en rapport avec la sécurité des communautés et des individus.

- Avec la crise économique mondiale les conditions du marché du travail changent et la tendance des flux migratoires aussi. Une étude du Colef, à partir de l'Emif (*Encuesta de Migración en la Frontera Norte*) montre l'impact de la crise économique sur les flux migratoires Mexique/États-Unis qui connaissent une baisse sans précédent en raison de la détérioration de l'emploi en général et particulièrement pour la main d'œuvre mexicaine (dont le taux de chômage est supérieur à 10% depuis 2009). L'analyse statistique montre la forte corrélation négative entre le taux de chômage aux États-Unis et les flux migratoires (-89% de 2005 à 2010).
- Stratégies de circulation, de mobilité et de migration en fonction du contexte local et de la situation de sécurité. Dans de nombreux cas il a été question de région frontalière comme zone ou comme source de conflits. C'est le cas du conflit armé au Guatemala dans les années 1980 et de ses conséquences encore visibles sur les communautés. Mais actuellement la situation au Mexique et au Proche Orient nous oblige à traiter la mobilité en rapport avec les risques d'insécurité quel qu'en soit l'origine.

STRATÉGIES COLLECTIVES ET FAMILIALES

Lorsqu'il s'agit de stratégies collectives, on trouve les cas de déplacement de population et l'instrumentalisation d'une frontière-refuge ou de repli. Au Moyen Orient, Cyril Roussel cite les exemples des frontières Iran-Irak ; Turquie-Irak avec le PKK (Parti des travailleurs du Kurdistan) en 2011, syro-libanaise en 2006 ; Ruth Piedrasanta évoque la migration de Guatémaltèques vers le Chiapas et Campeche.

Peut-on ici utiliser le terme de déplacement pour ce type de migration (celle de réfugiés) dans la région voisine, et de la relocalisation de groupes plus important jusque dans les États de la peninsule de Yucatán et dans la mesure où elle est imposée par les conditions d'insécurité et/ou de conflit à un groupe, une communauté ? Dans une autre région du monde, la question se pose aussi par rapport aux définitions du droit international. Kamel Doraï souligne que « la multiplicité et la diversité des mouvements de réfugiés au Moyen-Orient, ainsi que l'absence d'une politique d'asile définie comme telle –le Liban n'est pas signataire de la convention de Genève sur les réfugiés–, entraîne une confusion entre catégorie et statut de réfugié, et l'on assiste à une multiplication des termes employés (réfugié, déplacé, rapatrié, etc.) sans que ceux-ci renvoient aux statuts définis par les conventions internationales relatives à l'asile ou aux textes qui régissent l'activité du HCR (*High Commissioner for Refugees*). L'existence d'une autre

organisation, l'UNRWA (*United Nations Relief and Works Agency*), qui a compétence pour les seuls réfugiés palestiniens mais dont le mandat diffère de celui du HCR, vient encore brouiller la lecture que l'on peut avoir de la situation des réfugiés au Moyen-Orient ».

Il existe aussi le cas de la frontière comme lieu de danger : notamment pour les passages de migrants clandestins. Certains chiffres montrent la relation entre surveillance accrue de la frontière et l'augmentation de la mortalité des migrants.

Les stratégies familiales de la mobilité sont évoquées au travers des thématiques suivantes :

- Le thème des risques, de la vulnérabilité et du refuge face à un danger. Dans ce cas, la mobilité est un moyen d'évitement et d'éloignement vis à vis du danger. Mais nous trouvons également la question des risques comme condition de la mobilité notamment dans le cas des frontières fermées. La mobilité est d'une part, une stratégie en soit dans les projets de vie familiaux et d'autre part, un projet qui exige une stratégie pour sa mise en œuvre.
- La frontière comme ressource ou contexte d'opportunité. Marie-Laure Coubès envisage d'analyser la mobilité entre les marchés du travail de part et d'autre de la frontière Mexique/États-Unis à partir des stratégies des familles frontalières, celles-ci étant considérées comme médiatrices de l'insertion professionnelle. Pour cela elle cherchera à savoir si le fait de travailler aux États-Unis et d'éviter le travail dans la *maquiladora* (usine d'assemblage en zone franche pour l'exportation), correspond à une répartition entre les membres d'un même foyer, ou bien d'une stratégie de l'ensemble du foyer. Elle se demande si l'emploi transfrontalier de certains membres du ménage participe de la stratégie d'évitement de la *maquiladora*, à l'œuvre chez de nombreuses personnes des villes frontalières ? Elle émet l'hypothèse que l'emploi transfrontalier du chef de famille permet aux enfants de celui-ci d'éviter la *maquiladora*, et peut donc s'interpréter comme une stratégie de mobilité sociale.

Dans tous les textes communiqués, apparaît la dimension spatiale de la mobilité comme élément structurant de l'histoire des individus ou bien comme une recomposition des territorialités. Sur la question des expériences et de l'acquisition de savoir-faire en migration dans leur spatialité, Laura Velasco au travers les récits des frontalières analyse les transformations individuelles que subissent les personnes au cours de leurs expériences du franchissement de la frontière. Kamel Doraï dans son étude sur les pratiques de la circulation migratoire interroge la relation aux territoires, au temps et les dynamiques interactionnelles qui alimentent les expériences des migrants et qui sont matière à apprentissage pour pratiquer la ville et poursuivre les parcours migratoires dans un contexte de fortes contraintes liées à la fermeture de l'espace européen.

SYNTHÈSE SUR LES « RELATIONS DE GENRE DANS LA MIGRATION : PERMANENCES ET MUTATIONS »

DJAOUIDA SÉHILI

Pour cette synthèse, quatre prismes d'analyse émergents ont été mobilisés par l'équipe de recherche pour comprendre les relations de genre dans la migration à partir des travaux de chaque membre. En premier lieu, Adelina Miranda s'est particulièrement intéressée à une sociologie des migrations centrée sur l'étude de la fratrie dans son projet *Fratries en situation migratoires autour de la Méditerranée*. Elle propose de plus une sociologie du genre et des rapports sociaux de sexe dans la migration dont le projet de recherche de Cristina Nizzoli *L'entrée dans le marché du travail des femmes immigrées* en Italie propose une approche. Enfin, Sara Lara Flores et Djaouida Séhili, dans leurs travaux respectifs *L'amour à distance et ses contradictions sur les Indiennes du Mexique* et *De la migration aux émotions : l'amour dans tous ses états* élaborent une sociologie des émotions, champ de recherche nouveau qui s'articule avec le dernier axe d'analyse centré sur la question du retour.

SOCIOLOGIE DE LA FRATRIE

Les études sur les migrations ont porté leur attention notamment sur les rapports de filiation, c'est-à-dire sur les relations qui se créent entre ascendants et descendants à travers la question de la « seconde », voire de la « troisième » génération. Les analyses de la « maternité transnationale » ont contribué à déplacer ce regard adulto-centrique. En soulignant que les situations migratoires s'accommodent des actions de tous les sujets impliqués, ces études ont mis en relief le caractère relationnel et synchronique des migrations et le fait que, malgré l'absence d'interaction quotidienne entre les membres d'une même famille, les liens affectifs, alimentés par la circulation d'informations et d'argent, peuvent devenir des principes régulateurs des champs migratoires. Néanmoins, généralement, ces recherches se concentrent sur les séparations ou les regroupements qui se produisent entre parents (surtout les mères) et enfants ; elles n'explorent pas spécifiquement le sens que les séparations et les regroupements recouvrent pour les frères et les sœurs. La manière dont les frères et les sœurs d'une même fratrie se dispersent dans l'espace méditerranéen constitue ainsi une grille de lecture privilégiée pour appréhender les logiques qui portent à caractériser un même pays tantôt comme étant un lieu d'installation, tantôt comme étant un lieu de transit, tantôt comme étant un lieu inséré dans des formes de pendularisme ou de circulation. Les éléments dialectiques de ce processus devront être interprétés en tenant compte que le sens conféré aux migrations ne s'épuise pas dans la seule dimension économique.

Il s'agit donc d'analyser la dispersion de la fratrie en questionnant aussi la place accordée à la sphère affective. L'étude de la manière dont les sphères productive et reproductive se combinent peut éclairer la manière dont les relations sont produites/envisagées/imaginées entre ceux et celles qui restent et ceux et celles qui partent ; ceux et celles qui circulent ; ceux et celles qui reviennent ; ceux et celles qui opèrent des séjours brefs et répétitifs à l'étranger, sans l'intention de s'y installer, et ceux et celles qui cherchent de régulariser leur position juridique.

Les processus migratoires sont ainsi accompagnés par des négociations familiales, parfois pacifiques, parfois conflictuelles. Le départ, l'installation à

l'étranger ou le retour sont des sujets négociés à partir de la position que chacun(e) occupe dans le foyer. La mobilité ou l'absence de mobilité des membres d'une même fratrie peuvent donc être considérées comme un des termes de ce processus de négociation qui englobe les logiques hiérarchisantes dérivées de l'appartenance de genre et de génération : être femme ou homme, marié(e) ou célibataire, mais également être cadet(e) ou aïné(e) d'une fratrie jouent dans le choix décisionnel individuel. Avec la constitution des « foyers transnationaux », c'est-à-dire de ces foyers dont les membres sont dispersés dans deux ou plusieurs pays, les migrant(e)s et les non migrant(e)s recomposent leurs devoirs, leurs engagements, leurs dettes morales et économiques ; les uns et les autres redéfinissent leurs obligations dérivées des liens de parenté, ce qui occasionne des solidarités ou des conflits inédits. Les migrants « inventent » de nouvelles formes familiales et s'accommodent des possibilités qu'ils rencontrent. Ils vivent dans des morphologies familiales multiples et réversibles qui s'adaptent aux cycles de vie et aux phases migratoires de la famille nucléaire et élargie. Les configurations familiales varient selon les apports économiques des uns et des autres et selon les liens affectifs unissant les sujets et le regroupement familial, officiel ou non, ne conduit pas toujours à la cohabitation intergénérationnelle. La fratrie paraît recouvrir un rôle important dans ces processus, d'autant plus que frères et sœurs constituent une sorte de relais pour la circulation des informations qui peuvent ouvrir ou fermer des horizons migratoires. Les échanges qui s'activent entre frères et sœurs constituent la base sur laquelle s'élaborent des savoirs et des savoirs-faires migratoires et les connaissances et les discours qui se produisent à partir de ces échanges peuvent expliquer pourquoi frères et sœurs parfois suivent ensemble tout au long des mêmes routes migratoires, parfois en ouvrent de nouvelles, parfois en réactivent d'autres.

Tout comme la fratrie agit sur la dynamique migratoire, le genre et les rapports sociaux de sexe nous permettent de comprendre les enjeux sociaux de cette migration.

SOCIOLOGIE DU GENRE/RAPPORTS SOCIAUX DE SEXE

La problématique du genre et/ou des rapports sociaux de sexe est une posture théorique qui permet, en effet, d'enrichir considérablement les connaissances sur les migrations à condition que ces mêmes rapports sociaux de sexe/genre soient traités, non comme une variable parmi d'autres, mais comme un prisme fondamental qui interpelle et remodèle incessamment les enjeux sociaux plus particulièrement dans un contexte de multiplication et de complexification des circulations migratoires mondialisées. Pour autant, et déjà selon Abdelmalek Sayad, il est un fait avéré que la sociologie des migrations a longtemps occulté les migrations féminines toujours considérées comme secondes par rapport à une migration des hommes. Et si aujourd'hui, les sciences sociales se font un peu plus l'écho des parcours de vie des femmes migrantes, il semble encore que l'approche genrée a suscité peu d'études, en outre très inégales en qualité et axées principalement sur le domaine de la culture et de la famille. En dépit donc de l'hyper-visibilité des femmes issues de l'immigration dans les discours publics des pays de destination (politique et médiatique), il existe en fait une certaine lacune de connaissances à leur sujet. Comme il existe en réalité une certaine lacune de connaissances au sujet des hommes… d'où la volonté dans ce projet de prendre également en compte la parole des hommes migrants. Il s'agit de démontrer que les femmes et les hommes se sont retrouvés à gérer une situation migratoire à la fois commune et singulière pour les unes comme pour les uns, au-delà de l'idée

répandue de mobilité masculine et/ou de la sédentarité féminine. Les migrations analysées à travers le prisme des rapports genrés témoignent en effet que la résolution *a priori* masculine de partir, rester à l'étranger ou rentrer au pays d'origine a été mûrie à l'intérieur d'un projet familial et/ou de couple.

Par ailleurs, la perspective de genre relationnelle adoptée ici par Adelina Miranda dépasse le constat que les femmes migrent « comme » ou « plus » que les hommes : elle stimule la prise en compte des liens existants entre la complexification des formes de mobilités actuelles et les rapports sociaux de sexe en tenant compte du fait que les champs migratoires sont également traversées par des rapports de domination. La perspective relationnelle considère que les femmes migrantes sont insérées dans un champ commun à celui des hommes migrants et des femmes non migrantes. De ce fait, elle encourage à adopter un regard comparatif entre hommes et femmes qui éclaire la multiplicité d'imbrications et d'articulations dérivées de la mobilité des femmes migrantes tout en renouvelant les questions sur les hommes migrants.

Ainsi l'étude de Cristina Nizzoli témoigne de ces complexifications des formes de mobilités et de leurs implications sur les rapports sociaux de sexe. L'entrée dans le marché du travail (parfois il s'agit d'une première entrée) des femmes immigrées dans le pays d'accueil a en effet une influence sur le rôle de ces femmes dans le foyer et dans les rapports qui s'instaurent dans le ménage domestique (ici on peut prendre toutes les dimensions liées à la famille, rapport homme-femme etc.).

De cette première idée principale en découle une suivante : le syndicat comme vecteur d'intégration (concept à construire) des travailleurs immigrés dans la société d'accueil. Il s'agit donc d'une réflexion sur l'impact de l'adhésion au syndicat (différents types d'adhésion selon le contexte sociétal) des femmes immigrées sur leur rôle dans le ménage.

Cette influence peut être mesurée en considérant les transformations du rôle de ces femmes dans leur foyer. Peut-on parler de Syndicat comme vecteur d'émancipation des femmes immigrées qui y adhérent ?
Quelques constats :

- Femmes immigrées syndiquées qui créent un troisième temps, à coté de celui du travail et de la famille (temps dédié au syndicat).
- Être déléguée signifie s'informer (syndicat comme vecteur pour reprendre une formation dont elles n'ont pas pu bénéficier dans le pays d'émigration ou qu'elles ont du arrêter).
- Passer de femmes invisibles à femmes qui ont à faire directement avec des employeurs (très souvent hommes) qui sont maintenant obligés de les prendre en considération. Surtout dans le cas de la CGT de Marseille : comment l'identité de femme-immigrée-cgetiste se forme sur le terrain pendant les mouvements et les actions les plus fortes ou comment une victoire syndicale peut contribuer à changer certains rapports.

La migration doit donc être étudiée à travers le prisme du genre pour comprendre la force de ses implications.

SOCIOLOGIE DES ÉMOTIONS

Étudier le phénomène migratoire sous l'angle du genre mais aussi et surtout des émotions revient à construire un regard centré sur les aspects émotionnels des migrations et de comprendre non seulement comment se gère l'absence d'un être cher, cette sorte de « désaffiliation » que produit la migration, mais aussi comment se créent de nouvelles situations émotionnelles et la signification qui leur est octroyée. Sara Lara Flores cherche à analyser la dimension émotionnelle d'un mouvement migratoire conçu comme

un processus social et culturel au cours duquel les relations interpersonnelles et les changements sociaux font émerger émotions et sentiments. En ce sens, il s'agit de processus où se jouent de façon omniprésente la transversalité de divers rapports, de genre, de génération et de « race » ou d'ethnie.

La majorité des migrants de par le monde quittent leur pays pour des raisons économiques mais la mobilité géographique n'obéit pas seulement à une rationalité économique, elle peut être aussi liée à des motifs de caractère émotionnel à cause de leur origine affective. On migre par exemple pour trouver un travail, améliorer son niveau de revenu et envoyer des sommes d'argent nécessaires au mieux-être de proches (besoins alimentaires, logement, études, santé, entre autres et surtout). Ainsi on parle de la « dyade amour-or » qui dit la contradiction inhérente à la décision de migrer « par amour », générant une « économie de la parenté ». Pour Merla et Baldassar, il s'agit bien d'« une économie de la parenté » dont la mesure étalon est fondée sur les liens émotionnels et affectifs plutôt que simplement sur le marché et la monnaie. L'objectif néanmoins de ce projet n'est pas de mettre l'accent sur les raisons de la migration mais bien sur les sentiments qui sont mobilisés dans un contexte migratoire. Entre ceux qui s'en vont et ceux qui restent émergent de multiples formes de sentiments résultant de processus socio-culturels. L'absence ou l'éloignement d'un être cher reçoit des significations différentes selon les codes pratiqués dans la société et la culture des individus. Les émotions sont marquées par la manière dont on a été socialisé, par les apprentissages que l'on a connus et cela dans un contexte traversé par les divers rapports sociaux de sexe, de génération et de « race » ou d'ethnie. Cette recherche vise à mettre en évidence le « travail émotionnel » opéré par les individus en situation de mobilité et à comprendre la façon dont les émotions peuvent diversement s'exprimer entre les hommes et les femmes, entre les membres d'un même groupe ethnique, entre jeunes et adultes. Ce qui nous conduit à poser un certain nombre de questions : qu'entend-on par émotion ? Comment construire l'émotion en objet d'analyse ? Ou comment la traduire en langage social et culturel de telle manière qu'elle soit saisissable dans le cours de la recherche ? Comment capter les différences que ce langage révèle du point de vue du genre, des générations et de l'ethnie ? Une grande partie de la littérature consacrée aux sentiments mobilisés dans la migration concerne le travail du care et analyse les émotions qui se développent entre la personne qui donne les soins et celle qui les reçoit (amour, compassion, pitié). Il s'agit donc ici de comprendre la façon dont se gère « l'absence » des personnes qui migrent (en termes affectifs) et comment celles-ci la vivent. André Quesnel et Alberto del Rey font l'analyse de la façon dont cette absence est gérée par des familles paysannes du sud de Veracruz, des ejidatarios qui se réfèrent moins à un temps déterminé qu'à un calendrier de résultats. Ainsi, disent-ils, ils prennent en compte l'existence de temps différents qui sont en interconnexion : un temps historique, un temps familial et un temps personnel. Le profil de la personne qui migre va définir le mode de gestion et de réorganisation qu'entraîne son absence au sein de la famille. L'absence d'un des membres, et sa durée, vont conduire à un réaménagement des rôles dans la famille. La relation de celui ou de celle qui migre se mesure aussi de façon significative aux envois d'argent ou aux contacts par téléphone, courrier, télégramme prouvant l'existence ou non d'un ancrage maintenu, l'acquittement de devoirs familiaux ou non, dyades qui finalement permettent d'évaluer le maintien et l'intensité des relations affectives entre ceux qui suivent un circuit migratoire et ceux qui restent. Loretta Baldassar et Laura Merla centrent leur analyse de la situation migratoire sur le lien filial vécu par les migrants italiens et salvadoriens en Australie et sur la rela-

tion qui s'établit dans la distance entre amour et culpabilité. Elles soulignent les différences lorsqu'il s'agit d'un fils ou d'une fille. Entre autres objectifs de cette recherche, il est un dernier aspect à mettre en évidence : la particularité des sentiments dès lors qu'il s'agit de populations indiennes. Non que les sentiments s'ancrent différemment dans les corps « racialisés » ou ethnicisés mais ils se construisent autrement sur le plan social et culturel. Diverses études montrent qu'au sein des populations indiennes, il existe une forte corrélation entre émotions et maladies, que ces maladies résident en des lieux particuliers et en des moments particuliers du jour et de la nuit. Il paraît important de travailler ce lien sur le plan de la méthode ; pour les travailleurs agricoles migrants de l'étude, l'amour n'est pas une notion abstraite, ils établissent toujours, pour exprimer leur mal-être dû à l'absence d'êtres chers, une association entre un lien affectif et un sentiment ressenti, de tristesse, de peine, de colère, de jalousie… Pour Cartwright, ces sentiments placent l'individu dans une situation de vulnérabilité qui peut aller jusqu'à la maladie. Les maladies n'apparaissent pas dans un individu mais elles se meuvent dans des espaces « en quête de victimes ». Ainsi, d'après cet auteur, « l'amour » présente des symptômes pathologiques que se manifestent par de la fièvre, de la faiblesse, de la chaleur. Ce sont là des sentiments et des symptômes associés qui ne peuvent pas se guérir par des médecines occidentales mais à travers des « curas », c'est-à-dire des traitements traditionnelles. On parle de « colère de l'amoureux », de « *muina* » par jalousie (la *muina* étant une colère durable). Ces sentiments sont différents chez les hommes et chez les femmes parce que « les femmes avalent leur colère » tandis que les hommes s'enivrent. Pierre Beaucage analyse, dans le cas des Nahuas de la Sierra Norte de Puebla, la forte porosité des frontières entre maladies du corps et maladies de l'esprit.

> L'amour a bien un caractère sociologique opérant si ce n'est qu'en tant que motivation de l'agir et pour questionner les liens de filiations, désaffiliations et de transmissions.

Champ relativement nouveau donc, la sociologie des émotions cherche à comprendre comment les dimensions socioculturelles façonnent les émotions et intègrent dans leur définition, leur évaluation et leur gestion (Soares). Ce « nouveau » regard sociologique occupe une place grandissante, du moins dans la littérature anglophone, dans les analyses des différents événements de la vie. Son domaine est donc assez étendu : passant de l'étude du rôle de la sympathie dans nos sociétés, à celle de la dépression ou encore du façonnage des émotions par les stéréotypes de genre. Pour autant, enracinée dans la culture occidentale qui oppose généralement l'émotion à la raison, les recherches portant sur les migrations restent encore relativement réfractaires à la prise en compte des émotions, sous couvert notamment de scientificité et d'objectivité. Comme l'invite à le faire A. Soares, envisageons donc de s'en saisir pour mieux interpréter (ou interpréter différemment) la constitution des liens, des modalités de filiation et de développement des configurations relationnelles à l'aune des parcours migratoires. En empruntant aux recherches déjà menées sur la construction des « marchés matrimoniaux » et la tendance à l'homogamie sociale, la constitution du jeune ménage et son confortement dans la quotidienneté, la reconfiguration du couple lors de la retraite, la qualité affective des relations entre parents et enfants, dans les fratries ou entre ascendants et descendants, nous soulignerons le fait historique de dispersion dans l'espace des groupes familiaux en fonction des mutations sociales et économiques, et nous pointerons la complexification des

relations entre les générations ou l'importance du maintien d'échanges. Sans oublier que la question des échanges nouveaux de sentiments entre le Nord et le Sud peut également être un prisme important de compréhension des migrations et leurs impacts sociologiques. Cette mondialisation des affects et/ou des sentiments ici analysée au-delà du strict cadre des femmes qui quittent leur pays pauvre et migrent sans leurs enfants pour s'occuper des enfants des pays riches, peut également être saisie comme productrice d'une confusion des sentiments.

Djaouida Séhili travaille ici sur les couples « migrants » algériens et les familles qu'ils ont engendrées en France. Ils sont généralement perçus comme étant le produit d'un « destin naturel immuable », conséquent du fonctionnement des structures de parenté et de l'organisation traditionnelle de leur société : dans lesquel les femmes sont pensées normativement comme totalement dépendante du mari, du père, ou des frères, selon une conception naturelle et essentialiste de la différence des sexes et dans lequel les hommes sont perçus comme « exécutants » d'une pression sociale qui les a plus ou moins contraints à migrer et qui paraissent réfractaires à tout apport extérieur à leur « communauté » Les unes comme les uns semblent dépourvus « d'émotions », peu enclins à faire preuve de sentiments dans toutes les étapes et temporalités de leur migration : au départ, pendant et éventuellement au retour, peu enclins, en conséquence, à faire évoluer leurs liens de conjugalité et de parentalité. Pourtant ces derniers ont bien changé. Mariage endogame, mariage polygame, mariage mixte, cohabitation hors mariage, il existe bien aujourd'hui une pluralité de modèles. Et malgré leur relatif attachement à certaines traditions et à leur pays d'origine, ces transformations ont affecté tant leurs représentations que leurs attitudes et comportements amoureux. Il est vrai que le sentiment amoureux n'est pas en soi un objet proprement sociologique. Toutefois, sa prise en considération a cependant été rendue possible au moyen d'une approche détournée consistant à s'intéresser à des questions impliquant le rôle du lien affectif dans les rapports sociaux, l'examen de l'influence de l'affect dans les relations familiales, de couple, de paternité et de maternité, de parenté, de fratrie et entre ascendants et descendants. L'amour a bien un caractère sociologique opérant si ce n'est qu'en tant que motivation de l'agir et pour questionner les liens de filiations, désaffiliations et de transmissions. Ce qui semble particulièrement observable dans le cadre des migrations notamment, lorsque l'on envisage également de prendre en compte, comme c'est le cas ici, les multiples formes de migration de retour.

SOCIOLOGIE DU RETOUR

La question du retour nous parait être également assez intéressante pour mieux comprendre ce qui se joue dans la configuration et reconfiguration des liens conjugaux, parentaux et familiaux à la fois dans sa dimension spatiale et émotionnelle. Ce n'est pourtant qu'au XIXe siècle, que l'on semble s'être rendu compte que les flux de migrants produisent souvent « des contre flux » composés pour la plupart de migrants qui rentrent au pays. Dans les faits, les travaux portant sur le retour au pays sont plutôt pauvres. Généralement envisagé sous l'angle des politiques migratoires, nous disposons de très peu d'éléments concernant la gestion des émotions dans le choix du retour. C'est pour cette raison que pour son propre terrain de recherche, Djaouida Séhili s'attache à interroger plus particulièrement une population migrante relativement ancienne, dite de la 4ème vague de migration algérienne (1946-1962) afin de pouvoir élaborer des récits de vie et histoire des ascendants et descendants présentant une certaine réflexivité émotionnelle : Algérie/France, France

et France/Algérie. C'est sous cet angle que sont étudiées les transmissions familiales au vu des dynamiques de reproduction et de changement social. On sait que l'expérience de la migration s'accompagne souvent de la construction de ressources dites « subjectives » transmises aux enfants : valeurs morales, ténacité, conscience des inégalités… Pour pouvoir analyser ces mécanismes de transmissions familiales en migration, l'objectif est de travailler donc sur au moins deux à trois générations appréhendées dans leurs contextes politiques, culturels, économiques, nationaux, transnationaux, etc.

SYNTHÈSE SUR LES « RELATIONS INTER-GÉNÉRATIONNELLES DANS LA MIGRATION, DANS LA FAMILLE ET FACE AUX INSTITUTIONS »

VÍCTOR ZÚÑIGA

Ce groupe de recherche centre son attention sur les relations intergénérationnelles (ou la comparaison *entre* générations) associées à la migration, interne comme internationale. Des aspects très divers des relations intergénérationnelles sont étudiés et c'est dans cette mesure que l'Atelier II a permis d'inviter tous les participants à considérer cet axe d'analyse comme central pour le projet. Ainsi, Philippe Schaffhausser s'intéresse à la manière dont s'organise le mouvement des « *ex-braceros* » et ses implications sur les différentes générations. Isidro Maya explore les maintiens de liens entre communautés migrantes argentines en Espagne à travers les réseaux et moyens de communication entre générations. La recomposition des liens familiaux des migrants est appréhendée à travers la confrontation des histoires de vie et des trajectoires migratoires de plusieurs générations par Pascal Sébille. Dolores París se concentre sur les adolescentes migrantes de Tijuana tandis que Víctor Zúñiga étudie la dispersion familiale et ses implications sur les enfants.

Le groupe de travail possède une qualité dont il est judicieux de tirer parti tout au long des travaux : il considère tous les groupes d'âge, dès personnes âgées (75 à 90 ans) aux mineurs (9-12 ans) qui ont participé aux mouvements migratoires internationaux et ont construit des géographies résidentielles complexes au long de leur longue ou courte vie. Le groupe détient également un autre avantage : son interdisciplinarité. Les approches anthropologiques et historiques se compléteront avec les constructions de la géographie, la sociologie et la démographie.

LES PERSONNES ÂGÉES

La migration Mexique-États-Unis est une des seules migrations internationales contemporaines qui connaît une histoire ininterrompue de plus d'un siècle. L'une des périodes les plus intéressantes de cette histoire est celle de l'« époque des *braceros* », durant laquelle 1.5 millions de paysans mexicains se sont intégrés aux activités agricoles aux États-Unis de manière saisonnière (1942-1964). Récemment, dans les années 90, un mouvement d'*ex-braceros* étudiés par Philippe Schauffhauser s'organise au Mexique pour exiger le payement de leurs fonds de retraite. La majeure partie de ceux-ci a entre 75 et 90 ans. Une analyse particulièrement fertile se développera en intégrant quatre thématiques : l'organisation en elle-même des *ex-braceros*, le rôle de leurs familles en général et des veuves en parti-

culier et celui des organisations de la société civile qui soutiennent les causes de tous les migrants. De manière intéressante, la condition d'*ex-braceros* et l'existence de ces fonds de retraite ont permis la formation d'une communauté de caractère symbolique, politique et économique à laquelle participent non seulement les anciens migrants mais aussi leurs familles et d'autres agents de la société.

Les travaux d'observation se réalisent principalement dans l'État de Michoacan, dont est originaire une proportion importante de migrants *braceros*, il y a 50 ans de cela, État dans lequel le mouvement des *ex-braceros* a acquis une particulière intensité et importance politique. La recherche permet d'aborder les liens intergénérationnels dans la mesure où les enfants et petits-enfants des *ex-braceros* ont participé au mouvement et à la restauration de la mémoire de cette significative migration internationale de souche paysanne.

LES ADULTES

L'analyse d'Isidro Maya sur la constitution de communautés indigènes d'adultes se déplace vers les régions de Catalogne et Andalousie où s'observe la manière avec laquelle les argentins qui ont migrés en Espagne construisent des liens avec leurs pays d'origine et de destination au moyen des technologies de la communication. Le travail s'articule autour de la comparaison de deux générations d'immigrants : celle qui est arrivée d'Argentine en Espagne entre 1970 et 1990 et la communauté qui est arrivée dans la décennie 90. La première se compose d'immigrants bien établis et généralement intégrés avec succès au marché du travail. La seconde est plus hétérogène, plus jeune et est probablement plus familière aux technologies de la communication facilitant la formation de communautés transnationales.

LES FAMILLES

Si l'on considère la totalité des membres des familles migrantes, on aborde alors la recomposition des liens familiaux chez les migrants mexicains internationaux de tous les âges dans les différents objectifs suivants : décrire les trajectoires de résidence, observer les arrangements intergénérationnels et la transformation des rôles de genre au sein des familles. C'est l'objectif de la recherche de Pascal Sébille. L'étude de ces familles migrantes internationales considère comme axe central d'analyse les liens intergénérationnels et les évolutions que ces liens connaissent au sein des différentes générations de migrant. Pour la réalisation de cette étude, l'information de distinctes régions du Mexique est utilisée.

Parallèlement à ces études basées sur des enquêtes nationales, sera incorporé un travail ethnographique d'une famille migrante originaire du nord de l'État de Jalisco. Il s'agit d'une famille divisée par la frontière puisque la mère vit toujours à Chicago quand le père et ses deux filles vivent à Lagos de Moreno, Jalisco. Cette ethnographies suit les pas de Joanna Dreby (2010) qui prétend mener des enquêtes ethnographiques qui « suivent les familles » non comme des unités mais dans un processus complexe d'arrangements « faisant les familles » dans un contexte binational.

LES JEUNES

L'attention portée aux migrants adolescents, internes comme externes retournés au pays d'origine se concentre sur des femmes (15-24 ans) qui vivent dans la ville de Tijuana. Dolores París note ainsi que l'une des conséquences les plus paradoxales de la migration de ces adolescentes est qu'elles présentent des taux de fécondité plus élevés que ceux observés au sein du même groupe d'âge dans

d'autres régions du Mexique et dans d'autres segments de la population adolescente de Tijuana (non migrants –ni internes, ni internationaux). L'observation des grossesses dans un contexte frontalier urbain, industriel et aux forts liens internationaux se constitue pour le groupe selon un fil conducteur qui permettra de comprendre davantage les changements associés à la migration de ce segment de la population migrante.

LES ENFANTS

Les membres du groupe sont détenteurs d'informations sur les enfants migrants (mineurs) en condition de forte vulnérabilité comme les mineurs déportés (des États-Unis au Mexique) non accompagnés de leur famille mais aussi ceux qui retournent au Mexique de manière volontaire (généralement au lieu d'origine de leurs parents). Le premier groupe d'enfants permet d'observer l'une des conséquences les plus violentes des politiques restrictives de migration mises en place dans les pays récepteurs (dans le cas d'étude, aux États-Unis) permettant la déportation de mineurs qui fréquemment ne sont pas accompagnés et sont remis aux autorités mexicaines sans que l'on puisse compter sur l'appui de leur famille. Le suivi de ces cas à la frontière nord du Mexique et dans les aéroports du pays vers lesquels ils sont envoyés permettra de concrétiser le rôle des réseaux familiaux ainsi que celui des agences d'État dans la gestion de la déportation des migrants fortement exposés à la vulnérabilité.

Le second groupe d'enfants a été suivi en entretiens en 2004, 2005, 2009 et 2010. Il s'agit de 140 mineurs de 9 à 15 ans qui sont revenus au Mexique ou sont arrivés pour la première fois sur ce territoire (ceux qui sont nés aux États-Unis). Les 1 130 pages de transcription de ces entretiens sont actuellement utilisées pour faire un inventaire du savoir migratoire que possèdent les enfants migrants internationaux en situation de retour : Que savent les enfants migrants de la migration ? ; et leurs visions sur les parents et grands parents migrants et non migrants : Comment perçoivent-ils leurs pères et mères dans le contexte de la migration ? Quels sont les liens intergénérationnels qui se construisent au jeune âge ?

SYNTHÈSE SUR « QUALIFICATIONS ET COMPÉTENCES EN MOUVEMENTS (MIGRATIONS ET/OU MOBILITÉS) »

ARIEL MÉNDEZ

Ce groupe rassemble des recherches très hétérogènes dont il n'est pas évident *a priori* de faire la synthèse, et ce malgré la grille de lecture proposée. Kamel Doraï étudie ainsi les parcours migratoires des Irakiens du Liban vers la Suède tandis que Michaël Da Cruz analyse les usages de la culture transnationale dans le cas des migrants téléopérateurs dans les centres d'appel bilingues de Monterrey, Mexico et San Salvador. Le programme de visas H2 grace auquel les travailleurs mexicains trouvent à s'employer temporairement sur le marché du travail américain est étudié par Efrén Sandoval et Rubén Hernández-León. Alfredo Hualde se concentre plutôt sur les modalités de la « migration qualifiée » des travailleurs (professionnels) mexicains vers les États-Unis. Enfin, Ariel Méndez et Jeremy Vignal se proposent de travailler

sur la construction et la reconnaissance des compétences construites par les salariés des entreprises multinationales lors de leur mobilité à l'étranger.

Ces différentes recherches recoupent donc une diversité de populations étudiées, de niveaux de qualifications en jeu, de contextes de migrations, d'aires géographiques, de ressources mobilisables, de compétences à construire.

QUELLES RESSOURCES, SAVOIRS, SAVOIRS-FAIRE SONT MOBILISÉS ?

Une première lecture transversale des notes de synthèse élaborées par les auteurs montre que les migrants ou les mobiles possèdent ou mobilisent des ressources (savoir et savoir-faire) qui leur sont propres, *i.e.* qui sont attachées aux individus : par exemple le niveau de qualification ou la nature des compétences détenues.

Ainsi les salariés mexicains qui migrent vers les États-Unis étudiés par Alfredo Hualde s'appuient sur leur niveau de qualification, même si la note montre que les mexicains valorisent leur qualification peut être moins bien que d'autres nationalités (se mesure dans le fait qu'ils obtiennent en traversant la frontière des emplois moins qualifiés ou moins bien payés que des salariés d'autres nationalités). Les travailleurs mexicains qui trouvent à s'employer aux États-Unis par le programme H2 le peuvent parce qu'ils font valoir qu'ils détiennent des compétences liées à leur expérience du travail agricole, par exemple : *"Muestran sus manos gruesas y callosas como evidencia de que trabajan la tierra, y describen cómo se hace el trabajo con determinados productos."* Efrén Sandoval et Rubén Hernández-León). Les jeunes mexicains ou salvadoriens qui travaillent dans les centres d'appels bilingues mobilisent des compétences linguistiques et culturelles liées à leur expérience de la société américaine. Quant aux cadres expatriés des entreprises multinationales, c'est également sur la base de leurs compétences qu'ils entrent généralement dans un parcours de mobilité.

Dans leurs expériences de mobilité ou de migrations, les migrants mobilisent évidemment des ressources relationnelles de différentes natures (réseaux familiaux, communautaires, religieux, professionnels). Le retour des migrants téléopérateurs repose souvent sur des réseaux familiaux et interpersonnels, même si la mobilisation de ce type de ressources ne s'opère pas de la même manière suivant les types de retours comme le souligne Michaël Da Cruz. La note d'Efrén Sandoval et Rubén Hernández-León ne dit rien à ce stade des réseaux familiaux, interpersonnels etc… mobilisés par les travailleurs qui font appel au programme H2. De même que pour le moment Alfredo Hualde ne dit rien de la manière dont les travailleurs mexicains mobilisent des ressources relationnelles dans leur accès aux marchés du travail américains. En revanche, Kamel Doraï se propose de travailler explicitement sur les réseaux familiaux, communautaires, religieux, etc… auxquels les populations qu'il étudie ont accès tout au long de leur parcours migratoire. Enfin, même au sein des entreprises multinationales, les cadres expatriés activent des réseaux sociaux pour « réussir » leur mobilité (Ariel Méndez).

…le rapport à l'espace, la manière dont les migrants se positionnent dans l'espace géographique (urbain ou rural) est de nature à influencer leur position dans la migration et les marchés du travail.

Les ressources mobilisées sont d'ordre institutionnelles et/organisationnelles. Efrén Sandoval et Rubén Hernández-León parlent ainsi des « infrastructures » qui facilitent les flux migratoires. Le

programme de visas H2 en est un exemple. Les politiques migratoires, institutions internationales, etc… que Kamel Doraï se propose d'étudier dans le cas de la migration des Irakiens en Suède en sont d'autres. Les salariés des entreprises multinationales peuvent ainsi compter sur l'infrastructure déployée par leur employeur pour les accompagner dans leur mobilité. Alfredo Hualde évoque de plus les mécanismes formels qui permettent d'établir des équivalences entre les diplômes des différents pays.

Enfin, cela prend différentes formes suivant les recherches, mais il apparaît que le rapport à l'espace, la manière dont les migrants se positionnent dans l'espace géographique (urbain ou rural) est de nature à influencer leur position dans la migration et les marchés du travail. Un savoir-faire qui se transforme en ressource mobilisable dans une stratégie de migration ou mobilité.

Ces ressources, savoir et savoir-faire peuvent être analysés en dynamique car les savoir et savoir-faire qui s'élaborent au cours de la migration/mobilité sont réinvestis dans le parcours migratoire.

LIEUX ET TERRITOIRES DE LA MOBILITÉ/MIGRATION. LIEUX DE: DÉPART, DE DESTINATION, ÉTAPES INTERMÉDIAIRES ET/OU CIRCULATION

Les lieux de départ pour les États-Unis sont multiples au Mexique (centre, Bajío, sud et sud-est), ils peuvent être ruraux ou urbains, mais davantage ruraux. Ils se réunissent ensuite dans des zones urbaines puis jusqu'à Monterrey. Les zones de travail aux États-Unis sont variées : Carolina del Norte y Sur, Kentucky, Florida, Texas, Oklahoma.

Michaël Da Cruz met plutôt en avant une migration des États-Unis vers le pays d'origine des migrants (Mexique, Salvador) notamment dans le cas de la migration des téléopérateurs.

Kamel Doraï étudie quant à lui les mobilités des réfugiés irakiens vers la Suède et le Liban. Les lieux de destination sont plutôt urbains (Beyrouth, banlieue sud de Stockholm et Malmö).

L'étude d'Ariel Méndez et de Jeremy Vignal n'a, pour l'instant, pas révelé les lieux de départ et d'arrivée des mobilités. Les Firmes multinationales sont, plutôt, des entreprises dont les maisons-mères sont installées dans des pays industrialisés, et la recherche devrait plutôt se faire sur des Firmes multinationales d'origine française, mais les lieux de mobilité seront choisis en fonction des entreprises investiguées et des opportunités de recherche.

STRATÉGIES INDIVIDUELLES ET COLLECTIVES DE LA MOBILITÉ/MIGRATION : STRATÉGIES SPATIALES, FAMILIALES, PROFESSIONNELLES, ET AUTRES ?

Les travaux mettent déjà en évidence à la fois des stratégies individuelles et collectives.

Individuelles, car les travailleurs mexicains par exemple cherchent du travail aux États-Unis pour mieux valoriser leurs qualifications. Même s'ils sont moins bien payés que des travailleurs d'autres nationalités ou qu'ils sont plus souvent déclassés, ils sont, en effet, de toute façon mieux payés aux États-Unis qu'au Mexique (Alfredo Hualde). Efrén Sandoval et Rubén Hernández-León évoquent l'existence de stratégies économiques et familiales. Ces stratégies consistent à alterner travail au Mexique et travail aux États-Unis. Michaël Da Cruz met, par ailleurs, bien en évidence les différences de stratégies pour les téléopérateurs qui retournent dans leur pays d'origine pour différentes raisons : frustration aux États-Unis, raisons familiales, ou retour forcé. Il est intéressant de voir que ces différentes stratégies font appel à des ressources un peu différentes car elles n'ont pas la même finalité pour les migrants. Dans le cas du retour forcé par exemple, la migra-

tion n'est pensée que de manière provisoire car les migrants visent le retour vers les États-Unis. Dans le cas des réfugiés irakiens, on comprend bien ce qui constitue l'élément déclencheur de la migration (fuir un pays dévasté par la guerre) mais tout reste encore à découvrir sur les stratégies personnelles des migrants. C'est justement l'un objectif de la recherche de mettre en évidence de quelle manière les migrants peuvent mobiliser ou instrumentaliser certaines ressources pour faire aboutir tel ou tel type de stratégie. Enfin, concernant les salariés des firmes multinationales, il faudra dans la recherche à venir mettre au jour leurs stratégies car leurs mobilités s'inscrivent dans des stratégies de carrières et de développement des compétences. Il faudra également s'interroger sur les stratégies des firmes à l'égard de cette mobilité. Une hypothèse de travail de la thèse de Jeremy Vignal consiste à dire que les stratégies de mobilité des Firmes multinationales sont contingentes à un certain nombre de facteurs, notamment la stratégie d'internationalisation.

Les migrants mettent également en œuvre des stratégies collectives qu'Efrén Sandoval et Rubén Hernández-León explicitent à travers l'exemple des travailleurs qui font appel au programme de visas H2. Ils se communiquent, en effet, des informations. Ils élaborent des formes de stratégies collectives fondées sur la confiance et l'expérience accumulée qui permet des apprentissages. Un des objectifs du travail de Kamel Doraï est ainsi de s'interroger sur les processus d'apprentissage à l'œuvre dans les expériences migratoires en interrogeant la relation aux territoires, au temps et les dynamiques interactionnelles qui alimentent les expériences des migrants.

SYNTHÈSE SUR « ESPACES PRODUCTIFS ET INTERMÉDIAIRES DANS LA CHAÎNE MIGRATOIRE »

DELPHINE MERCIER

Ce groupe rassemble des recherches pour l'instant hétérogènes. Hugo Valenzuela présente une étude de cas en Espagne et notamment il observe un phénomène d'enclave ethnique sindh/punjabi (dans la région de Gerona en Espagne). Cette étude de cas permet de comprendre comment en quelques années on assiste à la constitution d'une spécialisation ethnique d'un territoire. Delphine Prunier présente également une étude de cas qui se situe à la fois dans l'isthme de Tehuantepec au Mexique et au Nicaragua. Elle s'intéresse plus particulièrement à montrer comment s'articulent les ressources locales (mobilisées par les familles rurales, ressources foncières, agricoles, commerciales) avec les différents parcours migratoires (considérés également comme des ressources dans le cadre de l'économie familiale). Michaël Da Cruz, lui, s'intéresse au cas des migrants téléopérateurs dans les centres d'appel bilingue de Monterrey, de Mexico et de San Salvador. Annabelle Sulmont enfin, présente des institutions microfinancières rurales et les apprentissages opérés par ces dernières dans le cadre de la chaîne migratoire. Deux synthèses ont un caractère plus général, celle de Michel Peraldi qui développe une synthèse sur la nouvelle condition migrante. Il met en valeur dans son papier un point théorique important, notamment, il observe qu'aujourd'hui encore l'imaginaire occidental des phénomènes migratoires est encore largement inspiré d'une expérience historique, celle de la migration ouvrière fordiste. Cette

expérience a été très localisée géopolitiquement (réservée aux sociétés coloniales) très singulière et très courte (30 ans). Et enfin celle de Tanguy Samzun qui présente un travail exploratoire sur l'Amérique centrale, dans lequel il décrit le panorama des économies de la région. Nous présenterons cette synthèse en cinq points, les trois premiers temps seront dédiés à l'analyse transversale des terrains et les deux derniers points présenteront rapidement un point plus théorique sur l'analyse de la « nouvelle condition migrante » et enfin une pré analyse régionale qui permet de circonscrire les terrains qui seront réalisés en Amérique Centrale.

QUELLES RESSOURCES, SAVOIRS, SAVOIRS-FAIRE SONT MOBILISÉS ?

Dans le travail réalisé par Hugo Valenzuela, on identifie cinq ressources différentes mobilisées : information, travail, moyens de production, capitaux, et solidarité sociale. Il précise que l'enclave étudiée fonctionne comme « une école d'entrepreneurs ». En effet, tout en réalisant leur tâche, les travailleurs acquièrent l'expérience nécessaire pour pouvoir développer par la suite leur propre micro-entreprise. Le travail est bien sûr la ressource centrale notamment pour se coopter au sein de la même ethnie. Par ailleurs, le fait de cette cooptation implique le développement des moyens de production qui permettent à toutes les personnes de trouver du travail et de développer leurs propres entreprises. L'enclave fonctionne donc comme un espace protégé, où les migrants échangent les informations nécessaires, se cooptent entre eux et s'aident à développer leur propre entreprise. Delphine Prunier observe également dans le cadre des zones rurales la mobilisation de ressources communes : les ressources foncières, l'élevage, les salaires du secteur tertiaire et des emplois journaliers, et les ressources de la migration. Michaël Da Cruz pointe que les ressources et savoirs-faire centraux relèvent des connaissances linguistiques. Annabelle Sulmont met plutôt en valeur l'apprentissage institutionnel ou politique des acteurs, pour développer cette activité il faut faire l'apprentissage de la migration comme un champ du développement humain.

LIEUX ET TERRITOIRES DE LA MOBILITÉ/MIGRATION. LIEUX DE : DÉPART, DE DESTINATION, ÉTAPES INTERMÉDIAIRES ET/OU CIRCULATION

Les lieux et territoires de la mobilité/migration pour le cas espagnol étudié par Hugo Valenzuela sont définis par le territoire de la communauté sindh/punjabi qui a remplacé et a occupé l'espace commercial délaissé par les Catalans et les Marocains. On observe dans ce cas précis la substitution d'un espace productif inoccupé par une diaspora organisée, solidaire. Dans le cas observé par Delphine Prunier les lieux et territoires correspondent à des secteurs du marché du travail organisés par la question des mobilités. Soit ce sont des « espaces du marché du travail » appropriés par les migrants en fonction de la localisation géographique des lieux de destination. Par ailleurs, parmi les lieux et territoires elle identifie également les parcours migratoires notamment au sens de destination et les temporalités au sens du rythme des allers et retours et de la durée des séjours. Dans les travaux de Michaël Da Cruz les territoires de la migration sont liés davantage à l'attractivité territoriale, ce sont des opportunités, on se rend à Monterrey, à Mexico et à San Jose au Salvador car ce sont des lieux qui ont développés des activités économiques qui permettent notamment aux migrants de retour de trouver du travail. Dans ce cadre ce n'est pas forcément la famille qui joue le rôle de solidarité sociale mais plutôt l'activité réalisée. Enfin, dans le cas étudié par Annabelle les lieux et les territoires

relèvent plutôt d'un type d'activité que d'une localisation en particulier. En résumé dans tous les cas, les lieux et les territoires de la migration/mobilité sont liés : à l'opportunité d'un commerce ethnique enclavé et localisé, à l'organisation familiale, aux réseaux de professionnels et à l'activité transnationale en tant que telle.

STRATÉGIES INDIVIDUELLES ET COLLECTIVES DE LA MOBILITÉ/MIGRATION : STRATÉGIES SPATIALES, FAMILIALES, PROFESSIONNELLES, ET AUTRES ?

En ce qui concerne enfin les stratégies nous pouvons en identifier plusieurs en lien notamment avec les lieux et territoires. Quand le territoire est enclavé, délimité et ethnique les stratégies sont variées : l'intérêt financier, la stratégie de survie collective face à une société d'accueil, la concentration spatiale, la reproduction des modèles culturels et enfin le contrôle exercé par la communauté elle-même sur la main d'œuvre et les salaires. Il est important de noter que dans cette première configuration l'intégration et assimilation opérées par la communauté impliquent également deux phénomènes qui limitent l'intégration : l'isolement et la dépendance. Quand le territoire est organisé par une société de départ dont les rôles sont répartis entre ceux qui migrent et ceux qui s'occupent de la terre, les stratégies sont fortement liées à la capacité de la famille à gérer le parcours migratoire et surtout la gestion des ressources migratoires. Selon le parcours migratoire réalisé par un des membres de la famille les implications ne seront pas les mêmes sur la structure de production familiale. Cette différenciation peut impliquer un appauvrissement de la famille de départ ou un enrichissement selon le succès du parcours migratoire.

Quand le territoire est organisé par un secteur d'activités les stratégies se différencient en fonction du type de retour vécu par le migrant, on peut différencier le retour « forcé », le retour « désabusé », le retour « au pays » et le retour « salutaire ». La disposition du migrant de retour va avoir des implications très importantes sur les stratégies développées. Dans le cas du territoire pensé comme un réseau de professionnels, les stratégies développées ne sont pas les mêmes. D'abord car ces professionnels se constituent autour d'une profession en lien avec l'activité migratoire.

VERS LA DÉFINITION D'UNE NOUVELLE CONDITION MIGRANTE

Afin de comprendre la définition de la nouvelle condition migrante, Michel Peraldi propose un triple décentrement du regard.

Le premier est donc *territorial*. Car très globalement c'est bien du Nord que la migration nous vient comme phénomène pensé et problématisé, imaginé, bien plus que des suds, et c'est de ce point de vue que nous voulons le considérer. Ce point de vue n'aurait cependant pas eu le même impact heuristique, si justement certaines régions du Sud, dont le Maghreb, n'étaient pas elles-mêmes affectées par la condition migrante, soit qu'elles font la double expérience de produire des migrations (et d'avoir à penser la place et le statut du migrant dans la société locale, ce que Sayad disait un peu vite être double absence) autant que d'en recevoir (et d'avoir alors à repenser le(s) statut(s) en lesquels elles tenaient l'étranger). Voir du Sud, ce n'est donc surtout pas « retourner » les choses pour les voir du point de vue de « l'indigène » ou du « bas », c'est proposer un autre laboratoire social d'où rayonner et orienter la réflexion.

Il s'agit en somme de substituer une socio-anthropologie des circulations migratoires à une socio-politologie de l'intégration.

C'est en effet le second décentrement qui se combine avec le premier est de sortir du *paradigme integrationniste* qui a dominé et organisé la réflexion comme la perception des phénomènes migratoires, pour proposer une approche centrée sur le paradigme circulatoire. Il s'agit en somme de substituer une socio-anthropologie des circulations migratoires à une socio-politologie de l'intégration.

Troisième décentrement enfin, celui d'une *perspective dénationalisée de la migration*, puisque nous voudrions mettre en évidence le fait que le migrant est moins le sujet d'une « pensée d'État », là encore comme le disait Sayad, que l'acteur (y compris au sens Latour du terme), parfois agissant, parfois simple instrument, de l'émergence d'espace temps transnationaux dans les mondes qu'il parcourt, où il se fixe et où il revient.

UN REGARD SPÉCIFIQUE SUR L'AMÉRIQUE CENTRALE, LES ENJEUX DES ESPACES PRODUCTIFS CENTRAMÉRICAINS

Il faut dire que tous les pays de l'isthme centraméricain, sans exception, sont des rouages au sein de l'économie-monde, tournés qu'ils sont vers « l'import-export ». Ces pays importent et exportent des biens et des services pour le compte d'autres industries, hors Amérique centrale dans la plupart des cas (principalement la triade, États-Unis, Asie-Pacifique, Union Européenne). Ce sont en première approche des intermédiaires du libre-échange mondial. Comment fonctionne cette zone du monde ? Doit-on lui trouver une unité, une fonctionnalité ? Ou bien, doit-on insister sur ses disparités internes, et notamment sur les mécanismes de différenciation, de segmentation de la main-d'œuvre centraméricaine ? Aussi approximatives soient ces interrogations, on propose de dissocier les forces centrifuges et centripètes qui traversent l'isthme.

Forces centrifuges. Un territoire, une jeunesse en proie aux violences liées au narcotrafic

Aucun pays, pas même le Costa Rica n'est désormais à l'abri de la violence qu'exercent les bandes délinquantes et/ou criminelles organisées, et liées à la recrudescence de la narco-criminalité au Mexique (sans oublier les réseaux colombiens). Si l'insécurité gangrène la vie sociale centraméricaine, elle trouve un terreau fertile avec l'existence d'une jeunesse marginalisée grandissante, sans études et sans travail. Les derniers rapports de l'Organisation Internationale du Travai (OIT) et de la Banque Mondiale sont explicites : le phénomène prend de l'ampleur et n'épargne aucun pays (OIT, 2011 ; Banque Mondiale, 2011).

Si le thème se trouve placé en priorité des agendas politiques, il ne laisse place à aucune mesure concrète, le Mexique s'accaparant l'immense majorité de l'aide américaine en la matière (The Brookings Institution, 2011). Seul le nouveau président Colombien, Juan Manuel Santos, semble tenir à une aide véritable, notamment dans la lutte contre le blanchiment d'argent sale.

On constate donc que la zone se définit de façon subordonnée dans ses relations économiques et politiques. Le CAFTA-DR (Accord de libre-échange entre l'Amérique centrale, les États-Unis d'Amérique et la République Dominicaine) est sans doute l'accord économique qui a réalisé l'homogénéisation des comportements économiques de la zone, vers leur plus grande libéralisation, et a maintenu l'hégémonie économique des États-Unis.

Les notes du département d'État des États-Unis sont révélatrices à cet égard d'une (légère) défiance devant la percée des concurrents asiatiques et européens. Même si le consortium espagnol a pu gagner le chantier d'élargissement du Canal de Panama, rien n'indique un changement d'hégémonie. Le poids politique des États-Unis est par ailleurs maintenu, voire accru par les enjeux sécuritaires

liés aux mafias du crime organisé. On peut aussi parler d'une influence culturelle forte des États-Unis (musique, vêtement, sport, médias, tourisme…), diversement vécue et transposée.

Toutes les grandes agences internationales (Banque Mondiale, BID, OIT…) s'accordent à relever les progrès économiques de la zone dans les années 2000. La signature d'accords de libéralisation des échanges économiques (CAFTA-DR mais aussi UE, ou avec les pays de l'Asie-Pacifique) n'y est sans doute pas pour rien. Toutes également s'inquiètent non seulement de la résurgence de la violence qui peut freiner voire annuler ces progrès mais aussi de la fragilité de la zone à faire face à de vastes catastrophes naturelles. La tonalité de ces documents est fortement condescendante (inimaginable sur le Mexique par exemple) et montre combien l'isthme s'avère toujours une réalité néo-colonialisée.

Forces centripètes. Un territoire strié par de fortes inégalités

En effet, la brèche entre une économie rurale pauvre (souvent indigène) et des zones industrielles et portuaires riches ou économiquement actives a continué de se creuser. Aucun pays ne semble avoir renversé cette donnée structurelle. On voit ainsi la résurgence de conflits sur les terres (au Honduras par exemple), preuve de la pauvreté, voire de la misère rurale, mais aussi –parallèle nécessaire– du maintien de fortes oligarchies au comportement économiquement conservateur. Les modèles macroéconomiques peuvent en être la cause mais les facteurs politiques apparaissent décisifs (système démocratique oligarchique, système judiciaire corrompu).

De plus on note une forte segmentation de la main-d'œuvre, en effet la cohésion sociale est en péril et il semble que les multiples zones franches centraméricaines contribuent à accentuer les disparités sociales, par une forte segmentation par âge et sexe de la main-d'œuvre disponible. Autrement dit, les jeunes femmes sorties du système scolaire sont « les grandes inclues » (du système de l'exploitation économique, diront certains ethnographes de la *maquila*, voir *Trace 55* : *Trabajo y género en las maquiladoras*, et Van Wunik, 2011); les autres, jeunes garçons faiblement dotés scolairement, exclus de l'emploi (formel ou informel) lié à la zone franche, sont alors les proies faciles de la délinquance organisée (*Revista Apuntes*, OIT, 2011, pp. 28-49). Ainsi, entre les zones franches et les zones rurales s'intercalent les territoires de la marginalité sociale, la « zone » diraient certains.

Aire de service dans l'incessante migration des usines hirondelles ou des flux de capitaux de provenance étrangère, l'Amérique centrale aurait pu en tirer certains avantages (certains les tirent, c'est certain) si elle n'était devenu la zone de chasse principale du crime organisé à l'échelle du continent américain. Cela ne peut que nous inviter à trouver conceptuellement le moyen d'analyser l'ensemble de ces phénomènes (en particulier, misère rurale, développement des zones franches, développement de la criminalité). Nous émettons l'hypothèse que l'Amérique Centrale est un site d'assemblages d'activités et de connexion d'espaces légaux et illégaux, fortement hiérarchisé, dysfonctionnel et subalterne. Si la question (liée) du sort de la jeunesse et de la recrudescence de la criminalité est déjà posée de manière cruciale, elle ne pourra se comprendre sans porter attention aux forces d'agencement des rapports sociaux liés aux espaces productifs « libéralisés ».

Le projet de recherche ANR pluridisciplinaire en sciences sociales La Fabrique des Savoirs Migratoires (Fabrica*Mig.* SA) porte sur l'étude des mécanismes de production des savoirs migratoires, tels qu'ils s'élaborent dans les mobilités et les activités des populations transmigrantes et transfrontalières dans deux régions du monde : L'Amérique du Nord et Centrale ; et le Maghreb-Machrek. L'objectif du projet est d'étudier le phénomène des migrations internationales dans ses dynamiques sociales, selon des vecteurs spatiaux, économiques et temporels, interrogeant par là même, les présupposés d'une société de la connaissance qui s'impose dans le discours des organismes internationaux.

Quatre axes de recherches :

- Capital social et spatial de la mobilité et savoirs circulatoires
- Mobilités circulatoires du travail et des espaces productifs
- Les âges de la migration et rapports intergénérationnels
- La fabrique des savoirs migratoires : Mobilités, Espaces productifs et Générations